

Petraş, Cristina

**Les marqueurs discursifs anglais et la restructuration des
paradigmes linguistiques en français de la Nouvelle-Écosse**

The Central European journal of Canadian studies. 2005, vol. 5, iss.
[1], pp. [57]-68

ISBN 80-210-4052-1

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/116009>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University
provides access to digitized documents strictly for personal use, unless
otherwise specified.

Cristina Petraș
Université Al. I. Cuza, Iași, Roumanie

Les marqueurs discursifs anglais et la restructuration des paradigmes linguistiques en français de la Nouvelle-Écosse

Résumé

À partir d'un corpus constitué d'enregistrements d'émissions d'une radio communautaire de la Nouvelle-Écosse, nous avons entrepris une analyse du marqueur discursif well et de son équivalent français ben. Ce sont les situations d'alternance entre les deux marqueurs discursifs chez un même locuteur qui ont déclenché notre réflexion. Alors que l'analyse des valeurs des deux marqueurs discursifs, combinée avec le test de substitution, au niveau individuel, nous ont permis de conclure à leur répartition en fonction de règles bien précises, une analyse au niveau global nous a conduite à la conclusion de l'existence de constantes d'emploi des deux marqueurs discursifs chez nos locuteurs.

Abstract

Our paper deals with the discourse marker well and its French equivalent ben as they appear in a series of broadcast recordings of a Nova Scotian radio. Our reflections on the matter were generated by the situations in which a speaker shifts from one marker to the other in one and the same discourse. At an individual level, the analysis of the use of the two discourse markers, combined with the substitution test, enables us to conclude that their distribution depends on precise rules, whereas the analysis at a global level leads us to the conclusion that we can establish permanent features in the use of the two markers in the discourse of our speakers.

Introduction

Notre analyse des marqueurs discursifs¹ anglais en français de la Nouvelle-Écosse s'inscrit dans l'étude de la restructuration des paradigmes linguistiques sous l'influence de l'anglais. Le point de départ est la théorie de la variation et du français zéro (théorie développée par R. Chaudenson dans plusieurs études, dont nous citons Chaudenson et al., 1993) ; la situation envisagée dans notre travail est celle où l'introduction d'un élément étranger dans le système (facteur intersystémique) déclenche une restructuration du système (variation intrasystémique). Dans le cas des MD cela se manifeste soit par la substitution de l'élément étranger à son équivalent français, soit par la coexistence des deux équivalents avec une spécialisation sémantique. Notre approche ne pouvant être que synchronique, avec des renvois à d'autres études du même type, il serait peut-être parfois risqué de tirer des conclusions catégoriques concernant l'évolution d'un emprunt chez un même individu ou dans une communauté linguistique. Si donc, par exemple, un emprunt apparaît chez un locuteur en alternance avec son équivalent français, rien ne peut indiquer comment ce phénomène s'est produit, si

cela est le résultat d'un emploi collectif ou pas, si ce phénomène est en cours d'évolution. Certes, les phénomènes sont beaucoup plus complexes et leur analyse nécessiterait, d'une part, l'entreprise d'enquêtes sociolinguistiques de grande envergure, d'autre part, la réalisation d'analyses en diachronie.

1. Choix et description du corpus : données quantitatives, type de corpus, locuteurs

Le corpus sur lequel nous nous sommes appuyée pour la rédaction de ce travail a été constitué à partir d'enregistrements d'émissions d'une radio communautaire du Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse. Ces émissions ont été enregistrées du 1^{er} octobre au 31 décembre 2004 sur internet. Il s'agit de 6 émissions d'une durée totale de 1 heure et 58 minutes².

Nous précisons que ce choix d'émissions est le résultat d'un tri que nous avons opéré dans les enregistrements (nous avons retenu 1 heure et 58 minutes sur environ 10 heures d'enregistrements) en fonction de plusieurs facteurs, dont la durée de l'émission (nous avons retenu les interventions qui durent plus de 10 minutes) et le degré de standardisation du discours des locuteurs (nous avons évidemment éliminé les discours proches d'un français standardisé).

Il est nécessaire de faire des précisions concernant les types d'émissions retenues. Il s'agit, en grandes lignes, de deux types d'émissions : il y a, d'une part, une émission thématique (qui aborde des sujets médicaux) ; il y a, d'autre part, des interventions de locuteurs dans le cadre d'une émission qui n'a pas d'orientation thématique claire ; lors de ces interventions, les invités parlent de diverses activités qui se passent dans la communauté (préparation d'une manifestation, activités liées à la période de la fête de Noël, etc.), mais le cas d'émissions qui prennent la forme d'émissions thématiques n'en est pas exclu (voir, par exemple, une émission sur les coyotes).

Nous revenons au premier type d'émission, plus particulièrement l'émission hebdomadaire médicale, pour préciser que les invités ne sont pas forcément des professionnels. Il ne faut pas s'attendre à y trouver un vocabulaire technique. Sans qu'une terminologie propre au domaine de la médecine en soit complètement exclue, cette émission se caractérise tout d'abord par le fait qu'elle s'adresse à un public très large, professionnels, comme non professionnels.

Caractérisé du point de vue des outils employés en (socio)linguistique et plus généralement dans le domaine des sciences humaines, notre corpus relève d'une situation formelle (la situation d'interview imposée par une émission de radio).

Comme tranche d'âge, pour nos locuteurs, il s'agit d'adultes âgés de plus de 30 ans (la plupart dépassant la cinquantaine).

Pour ce qui est du statut professionnel (et implicitement le niveau d'études), nous avons affaire à des catégories très différentes.

Dans la suite de notre travail, les locuteurs seront désignés par les symboles suivants : L¹1, L¹2, L²1, L²2, L³1, L³2, L⁴1, L⁴2, L⁵1, L⁵2, L⁶1, L⁶2, L⁶3. Nous employons les conventions de codage suivantes : « L » désigne le locuteur, l'exposant désigne, dans le corpus, le numéro de l'émission et le chiffre qui suit le symbole « L », le numéro du locuteur dans l'émission. « L 1 » désignera dans chaque émission l'animatrice / l'animateur. Évidemment on a les équivalences

suivantes $L^1 = L^3 = L^4 = L^5$ et $L^2 = L^6$. Nous préférons garder ce codage pour distinguer entre l'apparition des animateurs dans chaque émission.

La taille restreinte de notre corpus ne nous permet pas encore de tirer des conclusions définitives concernant le rapport existant entre la catégorie sociale et le type de discours produit par nos locuteurs (avec des continuums allant du moins vers le plus standardisé ou du moins vers le plus anglicisé). Nous remarquons pourtant, même chez les locuteurs, dont le statut en haut de l'échelle sociale devrait indiquer un discours standardisé, un discours qui obéit plutôt aux règles d'un français régional, parfois avec un taux important d'anglicismes. Il n'y a qu'un nombre réduit de locuteurs (surtout des responsables administratifs) qui emploient un français standardisé, proche de la norme européenne. Ce sont d'ailleurs les discours de ces locuteurs que nous avons éliminés dès le départ.

Concernant le domaine qui nous intéresse de plus près, à savoir le contact avec l'anglais, la remarque suivante s'impose : le fait qu'un certain nombre d'anglicismes passe par le filtre imposé par le type de corpus (on est, avec l'émission radio, dans une situation formelle) témoigne de leur intégration dans le discours de nos locuteurs (et peut-être dans le parler de la communauté), à tel point que ces anglicismes sont employés dans le discours des locuteurs comme phénomènes inconscients. Cette remarque vaut aussi pour le type d'anglicismes du point de vue de la classe grammaticale, que nous nous sommes proposé d'analyser. Selon Mougeon et Beniak (1991), l'emprunt de mots grammaticaux ne peut avoir lieu que dans un contexte de contact linguistique intense.

2. Les marqueurs discursifs et les emprunts

Nous commençons par faire quelques précisions sur les variables *well / ben* et *so / ça fait que / alors*. La première constituera l'objet d'analyse dans ce travail. Relevons une caractéristique de l'emprunt *well* par rapport à l'emprunt *so*. Nous n'avons pas trouvé, dans notre corpus dans son état actuel, de contexte où l'emprunt *well* remplace complètement ses équivalents français, dont *ben*. Par contre, dans un nombre considérable de cas, *so* s'est substitué à ses équivalents français (dans 6 cas sur 11). Comme nous l'avons déjà précisé, ces remarques doivent être faites avec beaucoup de précaution. Il est difficile d'indiquer quel est exactement le sens du changement. Finalement le changement n'est envisagé qu'à son niveau collectif : on analyse les constantes d'emploi dans une communauté et on conclut à un changement par rapport à une autre époque. Et pour cause. Au niveau individuel, nous ne pouvons pas encore dire si, par exemple, dans le cas d'un locuteur qui n'emploie que l'emprunt, il a connu et employé l'équivalent français. Pour ce faire, il faudrait entreprendre une enquête, pour le même locuteur, à des époques différentes, tâche très difficile à accomplir.

C'est surtout la situation des locuteurs qui emploient tant l'emprunt que son équivalent français qui a déclenché notre réflexion. Confrontée à des situations où les deux variantes étaient employées dans le même contexte, nous avons été amenée à nous interroger sur les motivations linguistiques de ces emplois.

Si l'étude de la présence de l'emprunt dans le parler d'une communauté linguistique (présence chez certains locuteurs, absence chez d'autres) rend compte de l'intégration de l'emprunt dans le parler de la communauté linguistique, l'étude de l'alternance, chez un même locuteur, de l'emprunt et de

son équivalent français permettra de voir s'il s'agit d'une spécialisation de l'emploi des deux marqueurs discursifs et donc d'une restructuration du paradigme.

Pour parler de variation dans le temps, il faut se rapporter à un « terminus a quo ». C'est ce que nous allons faire en comparant nos résultats avec ceux des travaux de Perrot (1995), Roy (1979), Mougeon et Beniak (1991), Chevalier (2000, 2002). Il n'en reste pas moins que ces comparaisons sont fragiles parce qu'on a affaire à des situations différentes (domaines spatiaux différents³, tranche d'âge différente, approche différente).

Roy (1979), dans son mémoire sur les conjonctions *but* et *so*, définit deux variables en français de Moncton de l'époque : *ben – mais – but (+well⁴)* et *so – ça fait que* et remarque un changement en cours (les conjonctions anglaises alternent avec leurs équivalents français). Le corpus de Perrot (1995) offre une situation différente : le changement dont parle Roy semble abouti à l'époque et dans le groupe étudié par Perrot (jeunes locuteurs représentant du *chiac* de Moncton). Les conjonctions *but* et *so* se sont complètement substituées à leurs équivalents français. Dans le corpus de Perrot on ne compte aucune occurrence de *ça fait que* (*alors* et *donc* non plus) (p. 236).

Mougeon et Beniak (1991) désignent, pour le français ontarien, une variable où l'emprunt *so* alterne avec trois équivalents français, à savoir *ça fait que*, *alors* et *donc* (*donc* est quand même rare). Selon les auteurs cités, *so* n'appartient pas encore, en français ontarien, aux emprunts bien ancrés dans le parler de la communauté. L'étude de Mougeon et Beniak essaie de déceler les rapports entre les facteurs sociolinguistiques et le changement linguistique. Ainsi concluent-ils au rapport qu'il y a entre l'emprunt noyau (selon l'anglais « core lexical borrowing ») et l'intensité du contact linguistique. Dans Chaudenson et al. (1993), l'emprunt d'un mot-outil comme *so* (pour lequel il existe des équivalents en français) est expliqué par la valeur symbolique que cet emprunt revêt : il est lié au prestige dont jouit la langue dominante (pp. 71-72).

Nous pensons, quant à nous, que cette dernière explication ne suffit pas pour expliquer toutes les situations où l'emprunt apparaît. Et nous renvoyons surtout aux contextes où un même locuteur emploie, dans un même contexte, tant l'emprunt que son équivalent français.

Nous revenons maintenant à quelques considérations concernant l'emploi du marqueur *so* chez nos locuteurs. Nous avons éliminé d'emblée les discours où l'on n'enregistre aucune occurrence de ce marqueur. Certes, le fait qu'un marqueur n'apparaisse pas chez un locuteur dans le contexte particulier d'une certaine émission ne veut pas dire que ce marqueur n'est pas connu et employé par ce locuteur dans d'autres contextes (voir, par exemple, pour l'animatrice, le cas où dans une émission on enregistre des emplois de *so*, alors que dans une autre on n'en enregistre pas).

Les tableaux ci-dessous présentent les données enregistrées, d'une part, pour le marqueur *so* et ses équivalents français, à savoir *ça fait que* et *alors* (nous précisons que nous n'avons enregistré aucune occurrence de *donc*), et d'autre part, pour le marqueur *well* et son équivalent *ben*. Nous précisons qu'il s'agit des locuteurs qui emploient au moins une fois le marqueur anglais.

| Locuteurs | SO | ÇA FAIT QUE | ALORS |
|------------------|----|-------------|-------|
| L ¹ 1 | 7 | 0 | 0 |
| L ² 2 | 20 | 0 | 0 |
| L ³ 1 | 6 | 0 | 0 |
| L ³ 2 | 4 | 9 | 0 |
| L ⁴ 1 | 5 | 0 | 2 |
| L ⁴ 2 | 1 | 7 | 0 |
| L ⁵ 1 | 3 | 0 | 0 |
| L ⁵ 2 | 7 | 13 | 1 |
| L ⁶ 1 | 2 | 0 | 0 |
| L ⁶ 2 | 5 | 0 | 0 |
| L ⁶ 3 | 21 | 3 | 0 |

| Locuteurs | WELL | BEN |
|------------------|------|-----|
| L ¹ 2 | 16 | 11 |
| L ² 2 | 4 | 5 |
| L ³ 2 | 2 | 11 |
| L ⁴ 2 | 1 | 8 |
| L ⁵ 2 | 1 | 8 |
| L ⁶ 1 | 1 | 7 |

Dans ce qui suit nous entreprenons une analyse comparée des valeurs sémantiques et / ou pragmatiques du marqueur *well* et celles de son équivalent *ben*. Nous avons eu comme point de départ théorique les études des auteurs suivants Halliday, Hasan (1976), Schiffrin (1987), Jucker (1993), Norrick (2001), Schourup (2001), pour le marqueur *well* et Auchlin (1981 a, 1981 b), Luzzati (1982), Andrews (1989), Hansen (1995), Bruxelles, Traverso (2001), pour le marqueur *ben*. Pour ce qui est de la « concurrence » des deux marqueurs discursifs en français acadien, nous avons consulté les articles de Chevalier (2000, 2002).

2.1. Analyse au niveau individuel

La présence, chez un même locuteur, de l'emprunt *well* et de son équivalent *ben*, nous a amenée à nous interroger si les deux MD étaient employés chez nos locuteurs avec les mêmes valeurs sémantiques et / ou pragmatiques (l'emprunt

faisant donc double emploi avec son équivalent français) ou si l'emprunt *well* avait remplacé son équivalent *ben* uniquement dans certaines fonctions. Cette simplification de phénomènes beaucoup plus complexes ne peut être faite qu'avec précaution. En effet, rien ne saurait indiquer si la variable qui constitue notre objet d'analyse a été, au niveau individuel, dès le début constituée par ces variantes ou quel est véritablement le sens du changement. Pour ce faire, le test de substitution (vérifier si les deux MD sont interchangeable sans changement de sens) d'un marqueur à un autre sera mis en rapport avec les valeurs des deux MD dans le corpus.

Les contraintes de taille de cet article ne nous permettent pas une analyse exhaustive des valeurs des deux marqueurs discursifs chez tous nos locuteurs. Nous n'avons retenu pour ce travail que quelques exemples. Nous précisons que notre transcription reprend quelques-unes des particularités grammaticales de la variété acadienne de la Nouvelle-Ecosse : la forme pronominale *i* pour la 3^e personne (singulier et pluriel) devant une consonne ; la forme pronominale *je* (atone) pour la 1^{ère} personne pluriel ; la régularisation des radicaux verbaux – les formes *ara*, *arait* pour le futur et le conditionnel présent du verbe *avoir*, la forme verbale *pouvont* pour la 3^e personne pluriel du verbe *pouvoir* ; la désinence *-ont* pour la 3^e personne pluriel.

(i) Pour le locuteur L¹², les remarques suivantes s'imposent concernant l'emploi des deux MD :

1) On trouve chez notre locuteur une répartition précise des deux MD en fonction de leurs valeurs :

a) le changement de plan énonciatif avec l'introduction du discours rapporté direct est signalé par le marqueur *well*. Le locuteur fait savoir que le discours qui suit appartient soit à un autre locuteur soit au même locuteur dans un autre cadre énonciatif⁵. Dans les exemples (1) et (2), les éléments formels indiquent un report en style direct.

(1) L² : *i se trouve plutôt éloigné tu sais dans les prairies / mais à travers du temps i vient qu'i s'accoutume à venir un petit pus près / un petit pus près des du monde tu sais et puis c'est là-ce que tu va avoir des du monde qui va dire / WELL tout d'un coup nos chats sont en train de disparaître ou nos petits chiens sont disparus ou quoi de même / parce que s'i s'i se rapproche du monde ça va arriver des affaires de même YA (1/196)*

(2) L² : *oui parce que tu sais le le chat / euh moi j'en ai un un chat puis quand je rouvre la porte puis qu'i se sauve le soir je me dis / WELL i prend ses chances parce que j'entends des coyotes autour de chez nous jusqu'asteure je ne l'ai pas perdu mais (1/240)*

Une remarque s'impose concernant l'exemple (1). On a affaire, à notre avis, à un faux discours rapporté. Les problèmes soulevés par l'interprétation de cette séquence qui a les apparences d'un discours rapporté ne sont pas faciles à résoudre. Si la présence du verbe introducteur « va dire », l'absence de la conjonction « que » créent l'attente du report en style direct d'un autre discours, le présupposé discours direct ne marque pas, à notre avis, une distanciation et une non prise en charge énonciative de la part du premier locuteur. Au contraire celui-ci s'approprie le discours de l'autre tout en en assumant le point de vue. Les

éléments linguistiques qui nous ont conduit vers cette interprétation sont (i) la combinaison de la locution adverbiale « tout d'un coup » (aspect ponctuel) avec une construction marquant l'aspect duratif « être en train de » ; (ii) l'enchaînement des séquences en tant que tel.

Si l'on compare l'exemple (1) à l'exemple (2) du point de vue de la possibilité, pour le marqueur *well*, d'appartenir soit au discours cité, soit au discours citant (voir note 5), on remarque une différence entre les deux exemples. À notre avis, dans l'exemple (1) l'impossibilité d'inclure le marqueur *well* dans le premier discours et de couper après *well* et avant « tout d'un coup » témoigne du caractère particulier déjà mentionné du discours rapporté dans cet exemple. Dans l'exemple (2), tout au contraire, cela est tout à fait possible, mais il faut tenir compte des éléments suprasegmentaux pour en décider.

b) *ben* semble être préféré pour introduire, dans la réponse à une question, le thème de l'intervention (voir l'exemple (3)) :

(3) L¹ : ok / SO dans dans toute ton expérience / oh merci / dans dans tes années de travail avec Ressources Naturelles as-tu avais-tu entendu parler de coyotes ou en as-tu vu ou y en avait-ti par icitte ou (1/21)

L² : *ben* / ceux qui ont arrivé du temps de ma carrière c'est à c't temps-là que le coyote a arrivé dans la Nouvelle-Ecosse (1/22)

c) dans l'intervention du locuteur, si *ben* ouvre l'intervention (introduction du thème), ce sera *well* qui sera employé pour faire avancer le « flux discursif » (l'exemple (4)). *Well* sera surtout utilisé dans des contextes où une reprise s'impose.

(4) L¹ : YA y arait quoi d'autre que tu voudrais additionner B au sujet du coyote (1/316)

L² : *ben* / moi j'sais qu'i m'ont demandé de venir icitte pour essayer / de du monde qu'ont qu'ont manière une peur de ça / parce qu'on sait pas euh j'sais que je peux pas enlever la peur de / tu sais / y a du monde qui grandissent qui ont peur du serpent / WELL je peux le dire tout ce que je veux / que le le serpent va point lui faire du tout / i vont encore avoir peur du serpent (1/317)

2) Le seul cas où les deux MD ne sont pas interchangeables est celui où *ben* se combine avec *oui* pour marquer une prise en charge énonciative forte de la part du locuteur. Nous nous rapportons aux remarques faites par Schiffrin (1987) concernant le marqueur *well*. Si *well* est plutôt employé dans les situations où les options de réponse offertes par la question ne sont pas suivies par le locuteur (sans que le marqueur *ben* en soit exclu, voir dans ce sens les exemples (3) et (4)), seul le marqueur *ben* apparaîtra lorsque le locuteur répond à la question de son interlocuteur en suivant les options proposées dans la question (voir les exemples (5) et (6)).

(5) L¹ : mais en parlant de territoire / et puis en parlant de nombre / ça ça laisse-ti croire que : pour agrandir leur territoire i faut qu'i venont plus proche de nous autres ou (1/191)

L² : *ben* oui ça ça a arrivé partout you-ce que le coyote a été (1/192)

(6) L¹ : là asteure j'ai entendu dire qu'y avait un chien qui s'a fait mordre icitte (1/263)

L² : *ben* oui rinqe la semaine passée (1/264)

(ii) Pour le locuteur L², l'application du test de substitution impose la remarque suivante : il n'y a qu'un seul cas d'emploi des deux MD avec une même valeur. Il s'agit de *well* et *ben* introducteurs du discours rapporté direct. Faute d'autres exemples du même type, aucune conclusion pertinente ne peut être tirée.

(iii) L'analyse des valeurs des deux marqueurs dans le cas de la locutrice L³ nous a conduite aux remarques suivantes :

(1) le changement de plan énonciatif est marqué par le marqueur *well*;

(2) la reprise du discours d'un autre locuteur, sans changement de plan énonciatif, est signalée par le marqueur *ben*.

(7) L¹ : fiou SO quoi-ce qui se passe de soir là (3/9)

L² : quoi-ce qui se passe de soir / WELL / étant donné qu'i fait vraiment vraiment beau (3/10)

(8) L¹ : quoi-ce ça veut dire ça (3/15)

L² : *ben* ça que ça veut dire c'est que je voulons commencer un groupe : yu-ce-que les femmes entrepreneurs / puis les femmes professionnelles de la région de Clare peuvent se réunir en réunion pour partager / pour collaborer euh : pour apprendre du STUFF / pour : vraiment avoir un endroit à se réunir / à cause que des femmes entrepreneurs là c'est : c'est tout à fait unique hein (3/16)

Dans l'exemple (7) on remarque l'apparition de *well* dans l'intervention de la locutrice après la reprise de la question de son interlocuteur. On aurait dans ce cas, du point de vue énonciatif, avec *well*, un changement de prise en charge énonciative. La première partie de l'intervention de notre locutrice serait une reprise du discours de l'interlocuteur, sans prise en charge énonciative (dans les termes de Ducrot (1984), elle est locuteur mais non pas énonciateur du discours de l'autre), alors que ce qui suit après le marqueur *well* constitue le discours de notre locutrice. Dans la première partie de l'intervention on assiste donc à un dédoublement de voix, le passage vers la voix de notre locutrice étant marqué par *well*.

Tout au contraire, dans l'exemple (8), on remarque une stratégie légèrement différente pour répondre à la question de l'interlocuteur. La locutrice reprend le discours de son interlocuteur, en le faisant précéder par le marqueur *ben*. Remarquons, par rapport à l'exemple (7), la différence de structure : si dans le cas de *well*, le marqueur intervenait à l'intérieur de la réponse pour signaler le retour au discours de la locutrice, pour *ben*, on remarque une reprise du discours de l'interlocuteur avec, à notre avis, une prise en charge énonciative forte ; notre locutrice fonde, dans une même structure, et le discours de son interlocuteur, discours dont elle assume le point de vue, et son propre discours. À notre avis, ces différences de structure et de point de vue correspondent à des valeurs différentes des deux MD.

2.2. Analyse au niveau global

On peut également envisager un autre type d'analyse – une analyse au niveau global, avec deux volets : d'une part, une analyse des emplois de chaque MD chez nos locuteurs, d'autre part, une analyse comparative, au niveau global, des valeurs des deux MD.

Le premier type d'analyse nous a conduit à la conclusion qu'on pourrait dresser des tableaux avec des constantes d'emploi chez nos locuteurs. Les deux tableaux ci-dessous en rendent compte.

| Locuteurs | E ₁ | E ₂ | E ₃ | E ₄ | E ₅ | E ₆ | E ₇ |
|------------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| L ¹ 2 | + | + | + | + | - | - | - |
| L ² 2 | - | - | + | + | + | - | - |
| L ³ 2 | - | - | + | - | - | - | + |
| L ⁴ 2 | - | - | + | - | - | - | - |
| L ⁵ 2 | - | - | - | + | - | - | - |
| L ⁶ 1 | - | - | - | - | - | + | - |

| Locuteurs | E' ₁ | E' ₂ | E' ₃ | E' ₄ | E' ₅ | E' ₆ | E' ₇ | E' ₈ | E' ₉ | E' ₁₀ |
|------------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|-----------------|------------------|
| L ¹ 2 | + | + | + | - | - | - | - | - | - | - |
| L ² 2 | - | + | + | + | - | - | - | - | - | - |
| L ³ 2 | + | - | + | - | + | - | - | - | + | + |
| L ⁴ 2 | - | - | - | - | - | + | + | + | + | - |
| L ⁵ 2 | - | - | - | - | + | + | - | - | - | - |
| L ⁶ 1 | - | - | - | - | - | - | - | - | - | + |

Dans les tableaux ci-dessus, les symboles E₁, E₂, E₃, E₄, E₅, E₆, E₇ correspondent respectivement aux emplois identifiés pour le marqueur *well* et les symboles E'₁, E'₂, E'₃, E'₄, E'₅, E'₆, E'₇, E'₈, E'₉, E'₁₀, à ceux identifiés pour le marqueur *ben*. Les signes « + / - » marquent la présence / l'absence de l'emploi signalé chez nos locuteurs. Avec le risque de simplifier des réalités beaucoup plus complexes, nous citons les valeurs sémantiques et / ou pragmatiques que nous avons relevées pour les deux MD : E₁ = *well* qui permet à l'argumentation d'avancer ; E₂ = *well* qui marque, après une digression, le retour au thème principal ; E₃ = *well* qui marque le changement de plan énonciatif ; E₄ = *well* qui, dans la structure question-réponse, signale que les options proposées par la question ne sont pas suivies dans la réponse ; E₅ = *well* qui, devant un nom propre, marque une hésitation du locuteur ; E₆ = *well* marquant le désir de clôture ; E₇ = *well* introduit le sujet de discussion ; E'₁ = *ben*, combiné avec *oui*, marque une prise en charge énonciative forte ; E'₂ = *ben* narratif ; E'₃ = *ben*, qui, dans la structure question / réponse, signale que les options proposées par la question ne sont pas suivies dans la réponse ; E'₄ = *ben* qui marque le changement de plan énonciatif ; E'₅ = *ben* qui exprime le désaccord, rejette le présupposé introduit par l'interlocuteur ; E'₆ = *ben* introduit un acte de rectification ; E'₇ = *ben* qui permet à

l'argumentation d'avancer ; E'₈ = *ben* qui introduit une justification ; E'₉ = *ben* avec une valeur conclusive ; E'₁₀ = *ben* qui remplit une pause dans le discours.

L'analyse comparative envisagée (avec les équivalences entre les emplois identifiés dans les tableaux ci-dessus : E₁=E'₇, E₃=E'₄, E₄=E'₃), nous conduit aux conclusions suivantes :

a) le changement de plan énonciatif par l'introduction du discours rapporté direct est marqué par le MD *well* chez certains locuteurs, par *ben*, chez d'autres ou même par les deux marqueurs ;

b) concernant l'apparition des deux MD dans des contextes question / réponse, la remarque suivante s'impose : si tant *well* que *ben* peuvent apparaître dans la réponse qui ne suit pas les options offertes par la question, ce sera toujours le marqueur *ben* qui, se combinant avec l'affirmation *oui* ou la négation *non*, marquera l'expression de l'accord ou du désaccord ; nos remarques rejoignent celles de Chevalier (2002) : si *ben* marque une force illocutoire forte, *well* marque plutôt l'hésitation, et donc une force illocutoire faible ;

c) si l'on se rapporte à l'équivalence E₁=E'₇, on observe que si, pour le locuteur L¹₂, c'est le marqueur *well* qui assure une continuation de l'argumentation, pour la locutrice L⁴₂, la même fonction est remplie par le marqueur *ben* (voir les exemples (9) et (10) ci-dessous).

(9) L¹₂ : mais c'est point de quoi qu'arrive partout / puis c'est point de quoi qu'arrive tous les jours / mais tout' d'un coup quand ça arrive chez vous / WELL on prend ça mais comme c'est quoi de neuf (1/283)

(10) L⁴₂ oui / j'avons certaine BEAT icitte que tu suis / toi t'as la tienne / moi j'ai la mienne et puis après / quand-ce que quand-ce que moi je joue ma guitare / *ben* l'enfant et moi bon' c'est / et les enfants qu'y a et les adultes / *ben* j'sons en harmonie ce qu'y a dans nous autres / j'sortons tout ce qu'y a dans nous autres et puis ça fait un JOYFUL SOUND autrement (4/132)

3. Conclusion

Dans ce travail, nous avons commencé par comparer la variable *well* / *ben* à la variable *so* / *ça fait que* / *alors* : si pour *so* / *ça fait que* / *alors*, certains locuteurs n'emploient que la variante *so*, au contraire, pour *well* / *ben*, on ne trouve que des cas d'alternance entre les deux marqueurs. La partie la plus importante de ce travail a été consacrée à ces situations d'alternance de l'emprunt anglais et de son équivalent français dans le discours d'un même locuteur. L'analyse des valeurs des MD *well* et *ben*, doublée de l'application du test de substitution, nous a permis de conclure à une alternance qui, au niveau individuel, témoigne d'une répartition assez précise des valeurs entre les deux marqueurs ; les cas de double emploi sont très rares. Au niveau global, on enregistre des constantes qui rendent compte des généralisations de certains emplois.

Certes, ce n'est qu'une image simplificatrice de phénomènes beaucoup plus complexes. On ne saurait dire, par exemple, quel est, au niveau individuel, véritablement le sens du changement : s'agirait-il d'une substitution graduelle de l'emprunt *well* à son équivalent français ? Une autre question concerne les locuteurs qui n'emploient que l'emprunt *so* : ont-ils connu les équivalents français ? Pour répondre à ces questions, il faudrait entreprendre des enquêtes complexes à des époques différentes.

Notes

1. Désormais désignés par le sigle MD dans la suite du travail.
2. Voici la durée pour chaque émission : 1 – 24'40'' ; 2 – 19'18'' ; 3 – 17'03'' ; 4 – 19'03'' ; 5 – 15'08'' ; 6 – 23'31''.
3. Il n'y a, à notre connaissance, aucune étude systématique consacrée aux MD pour le français de la Nouvelle-Écosse.
4. *Well* est plutôt rare dans cet emploi.
5. Selon Jucker (1993 : 446), *well* peut appartenir soit au discours citant, soit au discours cité, les éléments suprasegmentaux jouant un rôle important dans l'identification des deux situations. Dans le récit, *well* appartient pourtant au discours cité (p. 446).

Bibliographie

- Andrews, Barry, 1989, « Marqueurs de rupture du discours », dans *Le français moderne*, 57^e année, n^o ¾, pp. 196-218.
- Auchlin, Antoine, 1981 a, « Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation », dans *Études de linguistique appliquée*, no. 44, pp. 88-103.
- Auchlin, Antoine, 1981 b, « Mais heu, pis bon, ben alors, quoi ! Marqueurs de structuration de la conversation et complétude », dans *Cahiers de linguistique française*, no. 2, pp. 141-159.
- Bruxelles, Sylvie, Traverso, Véronique, 2001, « Ben : apport de la description d'un « petit mot » du discours à l'étude des polylogues », dans *Marges linguistiques*, nov. 2001, n^o 2, consultable sur internet à <http://www.marges-linguistiques.com>, pp. 38-55.
- Chaudenson, Robert, Mougeon, Raymond, Beniak, Edouard, 1993, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Institut d'Études Créoles et Francophones, Université de Provence, Didier.
- Chevalier, Gisèle, 2000, « Description lexicographique de l'emprunt *well* dans une variété de français parlé du sud-est du Nouveau-Brunswick » dans Claude Poirier et al. (sous la direction de), *L'emprunt dans les variétés de français langue maternelle : Perspectives lexicographiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 85-99.
- Chevalier, Gisèle, 2002, « La concurrence entre 'ben' et 'well' en chiac du sud-est du Nouveau-Brunswick (Canada) » dans *Cahiers de sociolinguistique de Rennes*, n^o 7 : *langues en contact, Canada-Bretagne* (sous la direction de Christian Leray et Francis Manzano), pp. 65-81.
- Ducrot, Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit, (Chapitre VIII « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », pp. 171-233.
- Halliday, M.A.K., Hasan, Ruqaiya, 1976, *Cohesion in English*, Longman.
- Hansen, Maj-Britt Mosegaard, 1995, « Marqueurs métadiscursifs en français parlé : l'exemple de *bon* et *ben* », dans *Le français moderne*, LXIII, n^o 1, pp. 20-41.

- Jucker, Andreas, H., 1993, « The discourse marker *well* : A relevance-theoretical account », dans *Journal of Pragmatics*, 19, Elsevier Science Publishers, pp. 435-452.
- Luzzati, Daniel, 1982, « "Ben" appui du discours », dans *Le français moderne*, 50^e année, n° 3, pp. 193-207.
- Mougeon, Raymond, Beniak, Edouard, 1991, *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction. The Case of French in Ontario, Canada*, Oxford, Clarendon.
- Norrick, Neal R., 2001, « Discourse markers in oral narrative », dans *Journal of Pragmatics*, 33, pp. 849-878, <http://www.sciencedirect.com/science/journal/03782166>
- « Nouvelle-Écosse », dans *Atlas de la francophonie*, consultable sur internet : <http://franco.ca/atlas/francophonie/français>
- Perrot, Marie-Eve, 1995, *Aspects fondamentaux du métissage français / anglais dans le chiac de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada)*, thèse pour le doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle.
- Roy, Marie-Marthe, 1979, *Les conjonctions anglaises but et so dans le français de Moncton*, thèse de maîtrise, Université du Québec.
- Schiffrin, Deborah, 1987, *Discourse markers. Studies in Interactional Sociolinguistics* 5, Cambridge, MA, Cambridge University Press.
- Schourup, Lawrence, 2001, « Rethinking *well* », dans *Journal of Pragmatics*, 33, pp. 1025-1060, consultable sur internet à <http://www.sciencedirect.com/science/journal/03782166>